

DOSSIER DE PRESSE

LA BANALITE DU MAL

La Manufacture des Abbesses Du 29 Mars au 19 mai

Télérama

Sortir

Théâtre

SÉLECTION CRITIQUE PAR
SYLVIANE BERNARD-GRESH

A BANALITÉ DU MAL

de Christine Brückner, mise en scène de Jean-Paul Sermadiras. Durée : 1h. Jusqu'au 19 mai, 21h (du mar. au jeu.), la Manufacture des Abbesses, 7, rue Véron, 18^e, 01-42-33-42-03. (13-24 €).

TT Christine Brückner, auteure allemande, imagine Eva Hitler, née Braun, le 30 avril 1945, à quelques heures de son suicide. Celle-ci se confie à un jeune lieutenant confiné avec elle dans le bunker et fait revivre des épisodes de sa vie et de son amour pour le Führer : des propos mondains sur le décolleté des femmes dans les soirées, sur le champagne, quelques mots glissés entre deux "potins".

Patricia Thibault, actrice franco-allemande, a traduit et adapté ce texte dont le titre est inspiré par Hannah Arendt. Avec parfois une distance froide, parfois une hystérie sourde, l'actrice fait entendre le décalage délirant entre la banalité des paroles et les circonstances où elles sont prononcées. Avec sa respiration souvent coupée et haletante, elle

fait entendre le poids du non-dit, de la culpabilité, de l'angoisse. "Regardez-moi" semble-t-elle souffler aux spectateurs.

Qui suis-je ? Une amoureuse aveugle ? Un monstre ? Une folle ? Et vous, où en êtes-vous avec le mal ?

Hitler : une intimité dévoyée

- [Allemagne](#)

01/04/2011 | Mise à jour : 15:19 [Réagir](#)
Publié, validé par la modération
Par [Cécile Strouk](#) (Membre Mon Figaro)



Les rumeurs les plus folles ont couru sur la vie intime de Hitler : ce grand solitaire, qui fit tant trembler le monde, était-il homosexuel ? Masochiste ? Coprophile ? S'il ne sera sans doute jamais possible de le savoir, on lui connaît néanmoins une liaison avec Eva Braun. *La Banalité du Mal*, qui se joue actuellement à la Manufacture des Abbesses, vient donner un éclairage sur cette relation bien étrange.

Eva Braun voit pour la première fois Hitler en 1929, à Munich. Elle a 17 ans, soit 16 ans de moins que lui, et travaille pour Heinrich Hoffman, photographe officiel du parti nazi. Hitler la courtise. Elle, l'admire. Ils commencent dès lors une relation, qui sera difficilement vécue par Eva. A deux reprises, en 1932 puis en 1935, elle tente de se suicider. Tout comme la plupart des femmes qui fréquentent le Führer. Ces cris d'alarme conduisent Hitler à se rapprocher d'elle. Il l'emmène dans sa villa, près de Munich. Mais continue de taire son existence aux Allemands, lui interdisant de paraître en public avec lui et lui ordonnant de l'appeler "Mein Führer", où qu'ils soient.

C'est de cette destruction que traite Christine Brückner dans *La Banalité du Mal*, aujourd'hui adapté au théâtre par la compagnie Pas Sage. Via ce monologue qu'elle prête à Eva Braun, l'intellectuelle allemande dit toute la difficulté d'être la femme d'un tel homme. Les frustrations engendrées par son absence, ses mises à distances, sa domination narcissique, le manque d'estime de soi qui en découle. La solitude, la dépression, la dépersonnalisation - Hitler souhaitait qu'elle abandonne la cigarette, la photographie, le vin, la viande. Toutes ces choses qu'elle aimait tant.

La comédienne Patricia Thibault incarne cette femme seule sur scène. Elle a aussi traduit le texte, ce qui peut-être explique son aisance à incarner ce malaise. De sa voix sonore et fragile, elle titube plus qu'elle ne marche, accumule les coupes de champagne, n'arrête pas de s'asseoir, de se relever. Gigote. Parce qu'elle implose. D'ailleurs, ça lui arrive de crier. Elle crie contre ce lieutenant imaginaire qui la surveille, sur ordre d'Hitler, pour se calmer tout de suite après. Elle se censure, se ment à elle-même. En témoignent ces silences appuyés par une lumière froide, où on sent son corps se disloquer, souffrir. A laquelle succède une lumière chaude, celle qui la ramène à la "vie". Elle tente alors de sourire, d'être gaie. Elle confie des anecdotes sur Hitler, qui font de lui un homme comme les autres, elle raconte ses manies - celle de parler des heures et des heures, de ne boire que de l'eau minérale -, sa galanterie, etc. Sans pour autant comprendre qui il est, au fond. Sans jamais aborder ce qu'il fait hors de ce semblant d'intimité. Le monstre qu'il est, elle ne le voit pas. Elle l'aime, c'est tout. Jusqu'à l'aveuglement. Jusqu'au suicide collectif, qui aura lieu ce fameux 30 avril 1945. Elle au cyanure, lui d'une balle dans la tête.

Cette pièce dure peu. A peine une heure, pour résumer presque 16 ans d'une existence "commune". On appréciera la justesse de ce décalage qui montre finalement le peu de choses à dire sur la vie intime d'Hitler : elle reste, même pour celle qui a partagé sa vie, insondable, énigmatique. Comme... problématique.

La banalité du mal de Christine Brückner à la Manufacture des Abbesses, avec Patricia Thibault, mise en scène de Jean-Paul Sermadiras

par [EVELYNE TRAN](#), THEATRE AU VENT

01.04.11

Nous pourrions froncer le sourcil, évacuer la question, dire que nous ne sentons pas concernés, parce que dehors que nous nous situons dans le creuset de notre individualité, cellule sociale ou familiale, nous ne les voyons pas les autres ; qu'ils fassent le bien ou le mal, ils ne peuvent nous atteindre. La force du déni, elle est là. Pour vivre, nous n'avons pas les moyens de le regarder en face le mal, sinon il nous engloutirait comme le monstre de Loch Ness.

Par l'intellect, pensons-nous, nous pourrions combattre tous les germes de la folie meurtrière, la pulsion de mort, mais sommes-nous capables de nous dévisager nous-mêmes ?

Que la pulsion de mort ait trouvé un individu tel qu'Hitler pour représenter le Mal avec un grand M, ne peut pas nous faire oublier qu'il n'était pas tout seul. Comment la sensibilité humaine pourrait-elle lutter là où règne l'insensibilité. Elle doit bien se loger quelque part, cette insensibilité qui permet à certains individus de servir leurs intérêts sans états d'âme.

Pendant l'holocauste, Eva BRAUN, retranchée dans son blocus, vivait tout à fait normalement, elle tricotaït comme Pénélope. Elle était une figure de magazine, digne des journaux à l'eau de rose, des romans de Barbara Cartland, elle vivait un conte de fée, puisqu'elle était l'élue du Prince. Incroyable ! Pourtant nous-mêmes, nous verrions nous de manger pendant que défilent sous nos yeux à la télévision, les atrocités de la guerre, les annonces d'explosion nucléaire. Faut-il que nous ayons besoin, de notre ration d'images d'horreur pour nous rassurer sur notre solvabilité humaine à grand renfort de publicité mensongère où nous rêvons une fois de plus de beaux contes de fées.

Eva Braun, la belle Eva a figure humaine, elle n'a pas de signe particulier ; si elle n'avait pas rencontré Hitler elle aurait été noyée dans la masse. En vérité, son signe particulier c'est d'être assez insignifiante. Mais à travers cette figure, c'est la nôtre que tente de soulever l'auteur de cette pièce « La banalité du mal ».

Eva n'a qu'une petite lueur dans sa tête, son amour pour le Führer. Probablement, elle a ce point commun avec Hitler, l'effervescence narcissique. Mais dans ce monologue, le personnage d'Eva Braun, représente tout un chacun (ce qui dit de nous que nous sommes humains) face à l'imminence de la mort. L'auteur Christine Brückner, offre à cette femme la magnitude de l'individu, l'évanescence de sa conscience, un ultime rémissement. À quoi tient-elle cette sensation d'exister ? Cette lueur si vacillante ne serait-elle là que pour éloigner du sentiment de vacuité, d'insignifiance d'un individu impuissant qui entend les pas de la mort comme les siens propres ? Pendant une heure, dans l'antichambre de la mort, un salon de couleur rouge et noir et un petit papillon qui s'est brûlé les ailes sous l'œil flamboyant d'Hitler, racontera sa vie d'éphémère, de petite femme fleur bleue qui lâche des confidences banales, avec quelques accents d'une Marie Antoinette, coupable seulement d'avoir été là sur le lieu du « crime ».

A-t-on donc besoin de l'épée de Damoclès du destin, pour s'éprouver exister en tant qu'individu ? « Parce que j'étais là. » Cette idée est terrible parce que la personne qui parle est prisonnière. Dès lors, comment ne pas souffrir que cette personne n'ait d'autre issue, d'autre tissus d'existence que ces rêves effrontés d'amour, ou les histoires « carte postale » ?

Cette pièce évidemment a des résonances métaphysiques. Le vœu politique de responsabiliser l'individu à travers le concept de la banalité du mal, pourrait-il nous permettre de soulever des montagnes ? Le doute plane et s'appelle mauvaise conscience.

Le cerveau fragile dont dispose l'homme peut-il le conduire aux pires monstruosité ? Hélas, celui qui tire du haut de son balcon sur la foule, ne voit pas des humains, il ne voit que des fourmis. À la télévision, nous ne percevons que des images. Ce n'est pas banal, disons plutôt que cela fait partie de notre quotidien. Elle se rouvre là, sans doute, la façade entre la vie et la mort. Le mal nous le repoussons hors de nous, il faut qu'il reste extérieur. De là à imaginer que nous soyons tous contaminés ou que nous naissons avec.

Reste l'émotion... Elle est palpable à travers l'interprétation si juste de Patricia Thibault et la mise en scène sobre et pénétrante de Jean-Paul Sermadiras. Le puzzle de la solitude du personnage se déploie devant nous comme des morceaux de miroir déteint ou des petits cristaux de vie qui ne peuvent laisser insensibles alors même qu'ils résonnent sous les pans de velours rouge et noir du boudoir de la mort. Quand la solitude d'un individu se conjugue avec

Article théâtre mai

La banalité du mal

de Christine Brückner, mise en scène Jean-Paul Sermadiras, avec Patricia Thibault, à La manufacture des Abbesses jusqu'au 19 mai, mar à jeu, 21 h, 01 42 33 42 03.

Manière originale d'appréhender une page d'histoire, la pièce illustre ce concept d'Hannah Arendt selon lequel monstres et tortionnaires ne sont que des êtres comme les autres. Cette banalité doit conduire à ne pas laisser l'inhumanité l'emporter sur ce qui nous fait humains.

Le 30 avril 1945 dans le bunker, le lendemain du mariage et la veille du suicide d'Eva Braun et Hitler, Eva monologue avec un lieutenant (choisi dans le public) amputé du bras, assigné à sa protection personnelle et chargé d'informer le monde de la mort « héroïque » du couple.

La monstruosité d'Hitler n'apparaissant pas à ses yeux, cette écervelée devient monstrueuse à son tour quand, pendant que son « Meinführer » dicte son testament politique, elle raconte son amour, ses suicides ratés, ses joies, ignorant la guerre : « *Je n'en entendais parler qu'à la radio ou dans les journaux* ».

Tandis que les combats font rage (on n'entend pas les bombardements mais une ambiance récréée par des ondes, des fréquences), celle que le Führer appelait *Tschappel*, « petite idiote », qu'un journal tchèque qualifiait de « *Pompadour d'Hitler* » (à la différence précise-t-elle, qu'elle ne l'a jamais influencé politiquement) parle sans émotion de l'attentat à la Bürgerbräukeller, du luxe du Berghof (marbre de Carrare et maison de thé) en passant par le chien d'Hitler sur lequel il a testé le cyanure, les enfants de Goebbels (« *On aurait dû sauver les enfants* »), le survol de Munich après une attaque aérienne qui lui rappelait *Autant en emporte le vent...*, évoquant à peine les camps de concentration (« *Je ne peux quand même pas m'occuper de tout* »).

Elle reprend en leit-motiv « *Je sais qu'un jour un miracle aura lieu* » (une chanson de Zarah Leander qu'Hitler admirait), et conclut que, elle disparue « *c'est peut-être une autre actrice qui jouera le rôle d'Eva Braun* ».

Voilà qui est fait... **Celle qui était au courant mais ne se mêlait de rien, interpelle le public : ne pas agir ne nous dédouane pas mais fait de nous des coupables complices. J. Paul Sermadiras qui s'intéresse à la résonance de la banalité du mal aujourd'hui, choisit de ne pas recréer le bunker.**

Le rouge domine sur une scène neutre, rouge du sol, de la chaise où s'assied Eva qui devient un élément du théâtre, sur un fond sonore créé par Pascale Salkin.

La banalité du mal

[Théâtre - Contemporain]

Lieu : La Manufacture des Abbesses - Paris

Dates : du 29 Mars 2011 au 19 Mai 2011



La critique [evene]

evene.fr ★★★★★ par Valentin Portier

Recluse dans son bunker, peu après son mariage avec Hitler et peu avant son suicide avec lui, Eva Braun attend. Eva Braun, l'amoureuse, la compagne du Führer, la complice du mal ?

Le titre de la pièce, 'La banalité du mal', est une allusion au concept forgé par Hannah Arendt lors du procès Eichmann, responsable logistique de la solution finale. Eva Braun serait-elle une Eichmann en robe de soie noire qui chante, trinque à notre santé, aime ses chiens et frémit sous les bombes ? Christine Brückner, dramaturge allemande peu connue en France, a déjà imaginé Desdémone dans la chambre d'Othello, avant l'issue dramatique. Elle a aussi inventé les confessions de Clytemnestre auprès de la dépouille de son mari. Le monologue d'Eva Braun s'inscrit donc dans une lignée de femmes meurtries ou meurtrières. Il n'avait jamais été traduit en France, encore moins joué. C'est chose faite grâce à **Patricia Thibault, comédienne franco-allemande qui donne corps à la maîtresse d'Hitler. Dirigée par Jean-Paul Sermadiras, elle est parfaite de justesse, dans sa peur refoulée, dans la platitude de ses propos, dans son amour pour le dictateur.**

Dans un décor rouge sang et noir de suif, Eva converse avec un officier imaginaire sur le ton de celle qui parle de la pluie et du beau temps. Tout y passe : sa rencontre et son amour sans borne pour « Mein Führer, ses robes ; ou comment Adolf teste le cyanure sur son chien préféré. Les camps, ça ne la regardait pas. Pompadour teutonne, oui, mais l'influence politique en moins. Devant les horreurs proférées, on se surprend à plaindre la solitude dorée de cette femme naïve, sinon bête. Mais au fond, tout cela n'est que du théâtre, semble nous signifier Sermadiras en brisant d'emblée le « quatrième mur ». Patricia Thibault sort de scène, trinque avec son public, prend une pause pour boire dans une bouteille en plastique. Eva Braun le dit, après sa mort : « une autre actrice jouera Eva Braun. »

Culture

THÉÂTRE

FEMME D'UN MONSTRE

Comment une femme a-t-elle pu aimer Hitler au point de rester indifférente à sa politique et se suicider avec lui, le 30 avril 1945, un jour après leur mariage ? Tel est le sujet aussi captivant que perturbant qu'aborde la romancière allemande Christine Brückner dans *La banalité du mal*. Une pièce jouée et traduite pour la première fois en français, qui brosse le portrait complexe, y compris sur

scène, d'Eva Hitler-Braun. Amoureuse inconditionnelle – ils se sont rencontrés en 1929 alors qu'elle n'a que 17 ans –, fidèle bien que consciente des

atrocités perpétrées par le Führer, la figure d'Eva Braun démontre la frontière ténue entre discernement et folie. ●

***La banalité du mal*, jusqu'au 19 mai, Manufacture des Abbesses, 7, rue Véron, Paris 18^e.**



© DR

La banalité du mal

[seule en scène]

Patricia Thibault

Eva Braun. Qui se cachait vraiment derrière ce visage et ce sourire un peu moqueur ? Cette femme reste un mystère... Pendant des années, personne ne soupçonna son existence aux côtés d'Hitler... D'abord secrétaire admirative puis maîtresse compatissante, elle finit par épouser le Führer qui décida de lui offrir une ampoule de cynure en guise de cadeau de mariage. Frivole et insouciant, elle vécut comme une princesse, préférant fermer les yeux sur l'atrocité. C'est la première fois que le texte de Christine Brückner est joué en France. Malheureusement, il nous laisse incontestablement sur notre faim. On a l'étrange sensation, au sortir de la salle, de n'en savoir guère plus qu'à notre entrée. L'auteur brosse un portrait somme toute superficiel d'Eva Braun, sans finalement chercher à aller au fond des choses... Ce qui séduit par contre, c'est l'interprétation de Patricia Thibault. Le choix d'une comédienne franco-allemande pour le rôle est évidemment un bon point. Il permet de faire fonctionner le principe d'identification

et crédibiliser le personnage historique interprété. Au théâtre, l'exercice de la confession n'est pas ce qu'il y a de plus aisé. Malgré quelques trouvailles - on pense notamment à la succession de coupes de champagne à travers le rideau -, la mise en scène de Jean-Paul Serradinas peine à apporter une véritable tension dramatique. Patricia Thibault parvient pourtant à tirer avec une certaine élégance son épingle du jeu. Par sa sobriété, elle tient en haleine le spectateur et suscite chez ce dernier un sentiment confus oscillant entre répulsion et compréhension... Tantôt victime, tantôt monstre, Eva Braun reste insaisissable. Voilà enfin qui tape dans le mille, car reprenant le concept de Hannah Arendt, Christine Brückner, avec cette pièce, n'a qu'un seul but : questionner la monstruosité de l'homme, en l'occurrence ici celle de la femme, à travers toute sa banalité. ■

D.D.

Manufacture des Abbesses

Renseignements page 41.



LE MAGAZINE

▼ Par Jennifer MORET

TT La Banalité du mal

Manufacture des Abbesses (PARIS)

de Christine Brückner

Mise en scène de Jean-Paul Sermadiras

Avec Patricia Thibault

Eva Hitler, née Braun, dans le bunker du Führer.

La lumière se fait sur une scène parée de rouge : un tapis dégoulinant le long de la scène, un fauteuil doré style Louis XV (ou que nous supposons être de cette époque) et en fond, un rideau. On découvre Eva Braun, la femme d'Adolf Hitler, devant un micro, chantant en allemand... Le récit commence. Quel récit, direz-vous ? Celui de ce dictateur pointé du doigt par l'histoire pour ses atrocités ? Non ! Il s'agit bien du récit de la vie d'Eva Braun, de cette femme qui épouse son "Führer" le 30 avril 1945, de cette femme qui a le malheur d'aimer l'homme le plus détesté au monde.



A travers ce monologue d'une petite heure, la comédienne, Patricia Thibault, sous la direction de son metteur en scène, Jean-Paul Sermadiras, conte, toujours sur le fil de l'émotion et dans un chuchotement, son amour pour cet homme, ses joies, ses peines, ses tentatives de suicide mais aussi sa vision de la guerre. Une vision quelque peu différente de celle que nous connaissons.

Pour porter cette histoire de femme, elle utilise avec subtilité, dans son jeu, la précision des gestes, les silences et les coupes de champagne. **Une belle performance et une belle interprétation** que nous tenons à saluer (...)

Il faut découvrir au théâtre de La Manufacture des Abbesses, ce texte de Christine Brückner traduit pour la première fois en français et joué pour la première fois en France. Un portrait de femme très émouvant.



Critiques, À l'affiche // « La Banalité du Mal » de Christine Brückner

« La Banalité du Mal » de Christine Brückner

mar 31, 2011 | par [Camille Hazard](#)

Quelques heures avant son suicide avec Hitler, Eva Braun, se repasse le film de sa vie : allégresse, angoisse, peur, joie, autant de souvenirs futiles que déstabilisants...



C'est l'actrice franco-allemande elle-même (Patricia Thibault) qui signe cette première traduction française de « La Banalité du mal » de l'écrivaine allemande Christine Brückner. Artiste très connue en Allemagne, Christine Brückner est l'auteur de plusieurs livres, romans et discours fondés sur le combat et l'indignation des femmes.

La démarche d'écriture dans le monologue « La Banalité du mal » est différente : Le personnage d'Eva Braun n'est ni indigné ni combattant, il porte en lui tous les paradoxes complexes des sentiments extrêmes et de la folie. Un peu naïve, parfois même un peu bête, arriviste, fine, clairvoyante, femme de goût intelligente, monstrueuse, complice ? Qui est Eva Braun ? Christine Brückner s'empare du concept de la banalité du mal proposé par la philosophe Hannah Arendt en 1963. Questionner la monstrosité de l'homme à travers sa banalité quotidienne. C'est ainsi qu'on retrouve dans le texte un monceau de souvenirs aussi décousu qu'anodin, qui nous renvoie à nous-même et à notre vie : la tentative d'identification fait froid dans le dos...

Les allusions à la guerre, aux juifs, aux camps d'extermination ou au pouvoir, sont glissées entre deux phrases insignifiantes, entre ce qu'elle avait bu à une soirée d'antan et le décolleté plongeant d'une rivale...

Eva Braun, terrée dans son bunker, ne parle pas toute seule ni à un public imaginé, elle s'adresse à un lieutenant (personne du public) : chacun, intime d'Hitler, surveille l'autre dans cette pièce confinée. La mort proche, le champagne, cet homme qui la regarde et l'écoute lui procurent une envie mordante de se livrer, de raconter à sa vie et son amour infini pour le Führer.

« Presque toute les femmes qui ont été amoureuse d'Hitler sont mortes ; Mais elles sont mortes seules, moi je meurs avec lui. »

La mise en scène de Jean-Paul Sermadiras et le jeu de l'actrice sont judicieusement sobres : rien n'est appuyé, surligné, le metteur en scène a fait confiance au texte, il réussit à nous attraper, à nous mettre dans l'atmosphère étouffante du bunker. Les quelques éléments de mise en scène ont tous un sens et créent chez nous un effet de distanciation. Un orchestre qui s'accorde, annonçant un spectacle, un épais rideau rouge sang en guise de sortie, des mains invisibles qui servent, derrière ce rideau, des coupes de champagne, créant de la vie dans le bunker...

La musique également prend part au spectacle. Distillée au compte-goutte, elle intervient pour créer un espace sonore extérieur : bombardements, bruits de guerre... ou pour imaginer les réminiscences d'Eva Braun : Valse de Strauss pour bals luxueux révolus. Femme du monde qui se livre sans vergogne, elle ne cesse de répéter « *Peut-être qu'un miracle aura lieu...* »

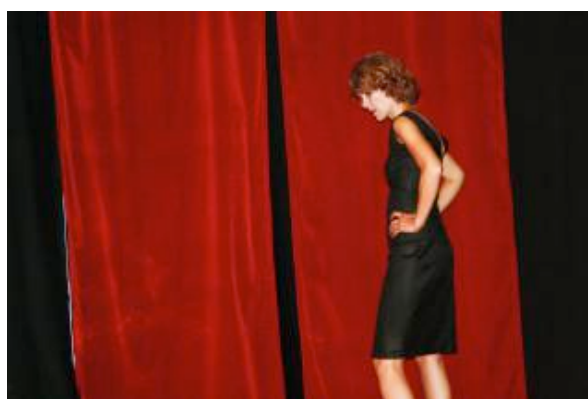


La comédienne Patricia Thibault est juste, et reste neutre avec son personnage : elle ne la juge jamais ni ne la défend, elle prend la forme d'une figure ambiguë : tantôt femme, tantôt victime, tantôt chose, tantôt monstre. Elle reste à la fin de son monologue, pleine de mystères, insaisissable. (...)

Enfin, pris dans un va et vient (comme si nous subissions un zoom et un de-zoom) décontenançant, nous sommes tenus par une bonne mise en scène : Nous écoutons tantôt les souvenirs attendrissants d'une femme sur le point de se suicider et nous pourrions presque nous identifier avec ses souvenirs d'amours, de blessures, de famille... puis, comme dans un hoquet, nous sommes réveillés par un mot, un son, nous prenons alors effroyablement conscience de la banalité du mal

[La Banalité du Mal - Mise en scène de Jean-Paul Sermaridas à la Manufacture des Abbesses par Philippe Delhumeau](#)

Posté par [angelique lagarde](#) le 6 avril 2011



La Banalité du Mal
De Christine Bruckner
Mise en scène Jean-Paul Sermaridas
Avec Patricia Thibault
A la Manufacture des Abbesses jusqu'au 19 mai

Eva Braun, le destin tragique d'une femme dans « l'Herr » du Führer.

(...) Silence sur la scène de la Manufacture des Abbesses. La lumière distingue une jolie femme, blonde aux yeux bleus, élégamment vêtue d'une robe en soie noire cintrée sur un corps aux parfaits contours. Un chanson mélancolique en langue allemande s'échappe de cette voix sûre et posée. Un fauteuil Voltaire se détache du parement vermillon couvrant le plancher du bunker. C'est là que le 29 avril 1945, Eva Braun dit oui à mein führer. Ainsi, l'appelait-elle en toute circonstance, dans l'intimité et dans les soirées officielles.

Eva, dans l'année ses dix-sept ans a pour point d'orgue d'épouser celui qui se faisait appeler "Herr Wolff". A deux reprises, l'un et l'autre ont l'occasion de lier connaissance et de se rapprocher un peu plus en profondeur. A deux reprises, Eva tente de mettre fin à ses jours. Cette fois, le point d'orgue sonne juste trois octaves pour un mariage passionnément déraisonné. Dans le salon du bunker, les airs des grands compositeurs allemands du siècle passé s'accordent avec délicatesse à quelques morceaux de vie d'hier et d'aujourd'hui de la jeune femme. Mein führer ne supporte pas de rester seul. « Sa petite idiote », ainsi s'amuse-t-il à l'affubler de ce sobriquet dans leur tête-à-tête. Dans les soirées mondaines, il loue la beauté et l'élégance de son épouse devant les officiers du IIIe Reich.

La mise en scène assurée par Jean-Paul Sermaridas pose la question sur la nature humaine. Comment l'infiniment bon peut-il se compromettre avec l'infiniment mauvais ? La conceptualisation de *La Banalité du Mal* expose sous la forme d'un documentaire tragique et intime, l'histoire de ce couple tristement célèbre, traduit dans un monologue par Patricia Thibault. L'inconscience de l'horreur surgit quand la lumière blafarde rigidifie Eva Braun sous une blancheur cadavérique. La question de la mort, du suicide s'étale avec discrétion en opposition au génocide anéantissant un peuple et une partie du monde. Connaisait-elle vraiment mein führer, l'icône vilipendée par le monde entier ?

Sans prendre part à l'action, le public fédère conscience et émotions à l'écoute du récit. La lumière s'intensifie en

Elle, représentant l'archétype de la race arienne, aime éperdument cet homme dont la laideur physique n'a d'égale que la répugnance qui se dégage de son diktat.

Jean-Paul Sermaridas parvient à captiver un public intéressé par le destin d'Eva Braun attaché à celui de son funeste mari. L'insouciance de la jeune femme fragilise sensiblement ses états d'âme jusqu'à accepter de suivre mein führer, le 30 avril 1945, dans un suicide partagé comme l'amour. Les modalités ne sont pas encore définies, cyanure ou arme à feu. **La Banalité du Mal, une heure palpitante** à démystifier finalement l'existence d'Eva Braun et riche d'intérêt car cette pièce, jouée pour la première fois en France, réveille des consciences évanouies et enlisées dans l'oubli. **Une brillante réalisation** mise en valeur par l'interprétation de Patricia Thibault qui incarne avec justesse une Eva Braun. A croire qu'elles parcoururent ensemble un bout de chemin en se confiant l'une à l'autre. **Le talent de Patricia Thibault étonne à chaque nouvelle apparition. Eva Braun et mein führer, le mariage de La Belle et la Bête, à voir à la Manufacture des Abbesses.**

Philippe Delhumeau



(...) formidable Patricia Thibault, qui emporte son public dès la première scène à travers une chanson, et qui sait dégager la sensualité glacée de la bonne aryenne, et ingéniosités de mise en scène (...)

A voir pour le grand talent de Patricia Thibault.



(...)La mise en scène est épurée et élégante à l'image du décor (...)

Les dernières heures d'Eva BRAÛN sont ici parfaitement incarnées par Patricia THIBAUT (...)

C'est donc une pièce de qualité qui nous apprend beaucoup en recentrant l'Histoire sur le couple Eva -HITLER .

Blog Marie Ordinis



La grande et belle comédienne joue sobrement et la mise en scène est dépouillée.

